

PÂQUES À ROME EN 1950

La recherche d'un monastère peut mener à aimer Rome
Dédié à une jeune converti étudiant à Rome

C'est curieux, cher Alex, ce que j'ai eu la chance de vivre à Rome lors des célébrations de Pâques. J'aimerais t'en faire part, à toi qui apprends de plus en plus à aimer l'Église de Rome depuis ta conversion il y a trois ans, sous l'influence en particulier de jeunes catholiques de ton âge. Il me semble que cette petite page d'histoire va t'intéresser de te raconter ce qui m'est justement arrivé et qui m'a vraiment saisi d'émerveillement. Il faut se rappeler que 1950 était une Année Sainte et que Rome était remplie de pèlerins venus du monde entier. Or ces deux jours en leur compagnie m'ont marqué pour le restant de ma vie. Il me semble avoir surtout vécu là dans toute sa splendeur la principale fête chrétienne : la Résurrection du Christ. Ces célébrations sont sans doute bien différentes aujourd'hui, et même très différentes, plus sobres, mais j'espère que tu sauras profiter quand même de ce qui reste de la splendeur de ces cérémonies.

Cela devrait t'aider dans ces études préparatoires à *la Nouvelle Évangélisation* que tu as choisies de faire au sein de la Communauté de l'Emmanuel. On me dit que cette communauté nouvelle a peut-être les meilleures méthodes souhaitées par Jean-Paul II pour participer à cette *Nouvelle Évangélisation*. Je m'en réjouis pour toi et je te souhaite d'éprouver ce qui m'est arrivé à 23 ans, à Rome, même si la splendeur de ces grandioses cérémonies peut à prime abord paraître désuète et entrer en contradiction avec certains enseignements de l'Évangile, surtout ceux des Béatitudes : «Heureux les pauvres...».

Ceci dit, cela ne me choque plus depuis justement mon premier séjour à Rome. Je me suis alors dit en effet que l'Église est remplie de contradictions et que cela est inévitable. Elle a une longue histoire; c'est la plus vieille institution au monde. Ces contradictions dont je parle n'altèrent en rien le caractère profondément évangélique de l'Église, même quand elle célèbre avec faste sa foi en Dieu. C'est peut-être parce qu'elle manifeste dans la gloire la Résurrection du Christ et la splendeur de Dieu, tout en prêchant et encourageant tout ce qui est très conforme aux exigences les plus radicales de l'Évangile. C'est davantage le cas avant le Concile Vatican II, car il y avait encore en 1950 de grands relans de l'Église de la Renaissance. C'était grandiose, surtout à l'occasion de l'Année Sainte. Mais cela ne contredit en rien la belle simplicité de la plupart des eucharisties catholiques de rite latin qui étaient célébrées chaque jour dans le monde entier et qui le sont toujours.

Nous avons affaire, Alex, à une Église universelle, dont l'unité est une de ses plus importantes caractéristiques. L'unité sauve tout. «Soyez unis!» a supplié Jésus. C'est là un profond désir de Dieu. L'Église y veille sans cesse. Et elle conserve autant que possible des traditions humaines très variées par lesquelles les fidèles savent exprimer leur joie et leur adoration.

Nous devons nous rappeler avec fierté, Alex, que notre Église conserve et favorise une grande variété d'expressions de cette joie et de cette adoration, au point même qu'elle est heureuse de compter des formes liturgiques d'à peu près toutes les traditions chrétiennes. En

effet, nous avons tendance à oublier qu'il y a vingt Églises différentes réunies dans le sein de l'Église catholique, des arméniens aux melkites, des coptes et des byzantins aux syro-malankars et aux syro-malabars et ainsi de suite, chacune des ces Église ayant ses propres traditions et da façon étonnante et magnifique de rendre gloire à Dieu..

J'avais donc 23 ans quand je suis allé pour la première fois à Rome en 1950. T'avais-je déjà dit que je venais de quitter Montréal à la fin d'octobre 1949, en bateau, pour me faire moine en France, à La Pierre-qui-Vire. J'aspirais en effet depuis des années à disparaître dans un monastère bénédictin, surtout celui de La Pierre-qui-Vire.

J'ai commencé à sillonner un peu la France. Et je me suis dit que ce serait probablement mieux de me décider et d'entrer rapidement à l'abbaye de La Pierre-qui-Vire que je connaissais un peu par sa revue *Témoignages* à laquelle j'avais déjà collaboré. Je n'ai pu y rester que onze jours, car j'y ai eu froid comme jamais auparavant. J'avais même les os gelés et des gersures aux mains. Le chauffage était alors prohibé, par ascèse disait-on. On mourait d'ailleurs souvent dans ces monastères européens, comme par exemple Thérèse de Lisieux à 24 ans en 1897 en Normandie et Élisabeth de la Trinité à 26 ans en 1906, à Dijon. Je suis donc parti à la recherche d'un monastère qui se trouverait dans le sud où il ferait moins froid. Illusion. Ce fut peine perdue.

Avant de quitter l'abbaye de La Pierre-qui-Vire, je me suis renseigné auprès de deux illustres bénédictins spécialistes en art roman, dom Claude Jean-Nesmy, qui est devenu un grand ami que j'ai même hébergé plusieurs fois chez moi, et dom Angelico Surchamp. Ils m'ont dressé un itinéraire à la fois monastique et roman, ce qui m'a permis de faire un important périple d'art roman (Xe-XIIIe s.) et de chercher un monastère chauffé! J'y ai ajouté des châteaux et des musées, et surtout des visites à la Mission de France, à Pontigny, cherchant du côté des prêtres ouvriers un regard révolutionnaire sur la pauvreté et l'évangile vécu de façon audacieuse.

L'art roman était alors pour ainsi dire inconnu, ou presque. Ce n'était pas encore «à la mode». J'ai donc visité durant des mois des endroits magnifiques et d'autres fort suprenants, où parfois aucun visiteur ne s'était présenté depuis des années. C'était en particulier le cas de la chapelle romane admirable de Saint-Martin-de-Fenouillard dans une région méridionale de la France secrète. J'étais, paraît-il, le premier visiteur à s'y présenter depuis quatre ans.

Durant ce long périple, j'allais à la messe tous les jours, très tôt, et je me confessais chaque semaine. C'était alors la coutume. J'appréciais ces rencontres avec des prêtres souvent très aimables qui célébraient de ferventes messes basses, peu après le lever du soleil, dans de petites paroisses souvent romanes. Ces prêtres étaient presque seuls. Ils se recueillaient avant la messe, attendant un rare pénitent. Ces bons prêtres s'étonnaient parfois de voir surgir de Montréal un jeune servant de messe. Cela leur permettait de donner un peu d'éclat à leurs célébrations toutes simples auxquelles assistaient, le chapelet à la main, deux ou trois vieilles paysannes voilées de noir et parfois un vieil homme qui ne comprenaient évidemment pas un mot de latin. Ces gens comprenaient sans doute mieux la patois de leur région.

En ce temps-là, les femmes ne pouvaient pas se permettre de servir la messe. Et n'oublie pas, Alex, que le prêtre leur tournait le dos, revêtu très souvent d'ornements noirs. On appelait

ces horribles vêtements liturgiques des boîtes à violon. Ces messes basses, parfois très intenses malgré tout, étaient souvent suivies d'un petit-déjeuner au presbytère, car le prêtre insistait pour que je partage leur café au lait et leur bon pain. Cela me permettait de me rendre compte de la grande qualité et de la profonde spiritualité de plusieurs de ces prêtres oubliés. Il y avait même parmi eux des hommes très renseignés et même de véritables intellectuels. Ils me donnaient le goût de devenir prêtre.

Cher Alex, Je t'ai raconté dans quelles circonstances je me suis rendu à Rome en 1950. J'avais 23 ans. Je cherchais en Europe, surtout en France, un monastère bénédictin pour y consacrer ma vie à Dieu. Mais mon bateau parti de Montréal m'avait conduit jusqu'à Liverpool, en Angleterre. Ayant pris le train pour Londres, je fus accueilli par une amie, Jeanne Sauvé, future gouverneure générale du Canada! Qui l'eut cru? Nous sommes allés voir assitôt une pièce de théâtre, «The Lady's not for Burning» de T.S.Elliott avec John Gielgud. J'y ai surtout retenu combien les Anglais, dès mon premier contact avec la foule des spectateurs, étaient raffinés et civilisés, prenant le thé dans des tasses de porcelaine durant l'entracte, se respectant les uns les autres avec grâce et raffinement. J'étais estomaqué.

Je suis parti quelques jours plus tard pour l'abbaye bédictine de Quarr, sur l'île de Wight où vivaient Winston Churchill et autres grands de ce monde, une île plutôt paradisiaque, remplie de verdure et de manoirs somptueux. L'abbaye de Quarr due à l'architecte Dom Paul Bellot qui est enseveli à Saint-Benoît-du-Lac, est en briques roses coupées parfois d'une brique lime. Ce rose se marie avec la verdure et crée un climat surprenant de prière. J'y ai rencontré un ancien bénédictin anglican converti au catholicisme qui me transmit, chose exceptionnelle, le mot de passe pour être accepté comme hôte chez les chartreux inconnus de Parkminster. Cette immense chartreuse anglaise secrète a été offerte par des anglicans convertis; elle est construite dans le Sussex, une région vallonnée typiquement anglaise. Je m'y suis rendu et j'ai failli y rester tant c'était inspirant. La moitié des moines étaient d'ex-anglicans, y compris le prieur très *british* et extrêmement sympathique. Il y avait là un très vieux Québécois qui gentiment a refusé de venir me rencontrer, prétextant au Prieur qu'il était chartreux depuis plus de soixante ans et qu'il n'avait jamais reçu de visite. Le prieur ajouta qu'il ne pouvait, commencer «de telles mondanités à son âge!».

J'ai quelque jours plus tard traversé la Manche et ce fut le bonheur total en mettant le pied en France. Tout le monde parlait français! Je n'avais jamais rien vu de tel. Quelle libération pour un Montréalais sans cesse en butte au mur de l'unilinguisme anglais de l'époque. Je me suis rendu aussitôt à Paris. J'en ai profité pour aller voir les lieux religieux qu'il faut connaître si l'on veut vivre en France, sans oublier les meilleures pièces de théâtre, quelques concerts exceptionnels et des musées de tous genre. Il fallait un bon jour me mettre à la recherche d'un monastère. Il faut dire que la France est couverte de monastères bénédictins et cisterciens, Mais je n'en trouverai aucun où l'on avait installé le chauffage pour y survivre en hiver.

J'ai alors décidé de me rendre jusqu'à Rome pour célébrer la Semaine Sainte. Mon long pèlerinage par les routes de France m'avait fait apprécier entre autres un aspect du catholicisme des petits villages construits souvent autour d'une très ancienne église romane où, tôt le matin, la messe quotidienne très discrète était très souvent émouvante. Que de bons et saints prêtres profondément fidèles j'y ai rencontrés!

C'est donc à ma grande surprise que, parvenu à Rome depuis quelques semaines, je fus étonné par le faste des édifices et la beauté de la ville. Mais je suis demeuré surtout saisi par les célébrations des Jours Saints. Le point culminant fut la messe papale de Pâques, à la basilique Saint-Pierre du Vatican. Au lieu de me révolter devant ce spectacle unique et presque insensé, j'y ai perçu malgré moi le reflet de cette immense vitalité de l'Église catholique. J'ai probablement succombé à la fierté d'appartenir à cette grande Église. Il faut, cher Alex, que je t'explique un peu ce curieux dilemme.

D'abord, il y a plus de cinquante ans, on ne célébrait pas le Samedi-Saint comme aujourd'hui. La matinée faisait déjà place à la joie de la Résurrection! On anticipait tant on avait hâte de dire et de chanter la Joie de toute l'Église. Ainsi, à Saint-Jean-de-Latran, très ancienne basilique, Mère de toutes les églises catholiques, l'office, ou disons la messe commençait tôt et était interminable. C'était la fête. Mais si intéressante était-elle pour quiconque avait eu la chance de connaître le sens caché et presque secret de ces longues cérémonies, c'était très très long. Je me souviens fort bien entre autres choses qu'au cours de cette cérémonie très ancienne, l'Église accueillait une foule importante de catéchumènes en les baptisant solennellement. En effet, des adultes se convertissaient en grand nombre. C'était en même temps leur Première Communion, c'est-à-dire la première fois que ces nouveaux catholiques recevaient le Corps et le Sang du Christ ressuscité. Le baptistère de cette basilique date du IIIe siècle. Les papes résidèrent à Saint-Jean-de-Latran du IVe au XVe siècle. C'est dire que ces baptêmes à Saint-Jean-de-Latran sont célébrés avec fastes depuis sans doute le IVe siècle, soit depuis plus de 1600 ans!

J'y ai donc passé quatre heures, cher Alex, à écouter debout les longues lectures de la Bible comme nous le faisons encore depuis le Concile Vatican II lors de la Veillée pascale que nous célébrons maintenant le soir. Quelle joie ce fut pour moi d'entendre tout à coup le chant de l'Exultet qui annonçait par la bouche d'un diacre la Résurrection du Christ! En même temps, les immenses cloches de Rome retentissaient d'allégresse. Le Christ était déjà ressuscité! On ne pouvait attendre plus longtemps pour le chanter et se souhaiter la joie chrétienne.

Au cœur même de l'Église universelle, ces cérémonies catholiques célébrées avec éclat dans la basilique mère de toutes les églises (cérémonies que je connaissais presque par cœur depuis mon enfance), prenaient un sens extraordinaire. J'étais saisi au plus profond de mon âme par cette joie ineffable d'être héritier d'un tel passé qui revivait devant moi. J'en faisais partie. J'étais catholique, au cœur de l'Église. J'étais dans la Joie.

Un peu fatigué d'être debout aussi longtemps, je suis allé me reposer un peu, prévoyant une nuit de Pâques sans sommeil. Pourquoi? C'est que je me proposais d'aller prier pendant douze heures, de minuit à midi, le dimanche de Pâques. Tout d'abord, je tenais à me rendre célébrer la Résurrection à minuit au *Russicum* avec nos frères persécutés, les Russes catholiques, puis ensuite courir vers la fantastique messe de Pâques à Saint-Pierre de Rome dès le lever du Jour.

Qu'est-ce que le *Russicum*? Le *Russicum*!. Je ne l'oublierai jamais. C'est là que l'Église catholique russe de rite orthodoxe formait des prêtres, en les imprégnant de la splendide liturgie

byzantine. Évidemment, on y célébrait selon le rituel russe la Nuit de Pâques, durant quatre heures. Il y avait parmi ces nombreux prêtres deux jésuites québécois qui semblaient être devenus plus russes que les Russes! Leur voix graves s'unissaient à celles des autres pour chanter en vieux slavon les anciens textes de cette grande liturgie.

On peut difficilement imaginer le courage phénoménal de ces hommes de 40 ans qui se préparaient dans la joie au martyr. Ils s'apprêtaient à partir incognito pour s'infiltrer en URSS y secourir des croyants qui étaient privés de tout secours spirituel. Ces prêtres allaient sans doute subir dans des camps de concentration la torture sadique et mourir sous les excès du régime stalinien si bien décrit par Aleksandr Soljenitsyne. Et moi, égoïste, je songeais en les écoutant à la vie monastique! J'étais ébranlé. Chacun sait aujourd'hui que la police soviétique pourchassait alors tous les prêtres catholiques, surtout ceux de rite oriental. Ces prêtres devaient faire face aux marxistes qui, lorsqu'on y songe, étaient nourris de l'évangile des pauvres transformé en une doctrine démoniaque où la fin justifie les moyens les plus barbares. Les chants magnifiques durant cette nuit au *Russicum* de Rome furent continuels, ou presque, et la cérémonie éclatante de splendeurs comme le veut la liturgie byzantine. «Le Christ est vraiment ressuscité!» s'écriaient les prêtres et les fidèles. Je conserve de cette ouverture sur le monde orthodoxe une grande compassion pour la grande Église d'Orient martyre du communisme. Et j'étais plein d'admiration pour l'étonnante unité de l'Église catholique, mère accueillante de tant d'Église merveilleuses à la recherche de l'unité tant souhaitée par le Christ. Ces Églises, dont celle des Russes unis au pape de Rome, préfigurent l'union qui ne peut se faire, je le crois fermement, que dans la reconnaissance du successeur de saint Pierre.

La fête de Pâques en 1950, à Rome, a débuté pour moi, cher Alex, comme je te l'ai raconté, le Samedi matin à Saint-Jean-de-Latran* par une célébration solennelle particulière à ce jour où la Résurrection du Christ était déjà fêtée et et qui comprenait de nombreux baptêmes de catéchumènes adultes, ce que l'on fait chaque année à cet endroit précis depuis 1600 ans! Quant à la Nuit de Pâques, je l'ai vécue au *Russicum*, un important centre d'études où l'on formait des prêtres catholiques de rite orthodoxe russe pour les envoyer secrètement derrière le Rideau de fer y secourir les croyants persécutés. Ce furent encore quatre heures de célébrations étonnantes présidées par un évêque martyr du régime communiste. A la sortie, vers cinq heures, l'aurore pointait, et je me suis rendu lentement au Vatican pour y célébrer de nouveau la Résurrection, cette fois avec le pape Pie XII* et une foule de près d'un million de personnes qui s'étendait, après la messe, jusqu'au Tibre.

Donc, très très tôt le matin, j'attendais, devant la basilique Saint-Pierre, que l'on ouvre à huit heures les immenses portes pour permettre à la foule de prendre place. Les fidèles de presque tous les pays du monde commençaient à arriver. C'était l'Anne Sainte et les pèlerins venaient par millions à Rome. Une petite partie seulement de ces gens réussirent à se trouver une place dans cette immense église pour participer en silence à la messe du pape Pie XII, messe extraordinaire qui ne débutera qu'à dix heures. J'ai dit «en silence». En 1950, Alex, les fidèles gardaient le silence depuis des siècles durant n'importe quelle messe. La *participation* n'existait pas encore! On pouvait apercevoir la *participation* apparaître dans de très très rares paroisses d'avant-garde comme Saint-Séverin à Paris.

Le soleil venait de se lever, Alex. J'aperçus tout à coup un bénédictin très allègre qui se dirigeait vers moi. Je reconnus à ma grande surprise Dom Jean Vidal, de Saint-Benoît-du-Lac. Nous étions au noviciat ensemble en 1944. Il m'interpella en souriant: «Frère Beaugrand, venez vite. J'ai besoin d'un servent de messe. Suivez-moi.» Il faut que je te dise, Alex, que les prêtres devaient toujours avoir un servent de messe pour célébrer la moindre eucharistie, afin de représenter l'Église en union avec le célébrant. Grâce donc à Dom Vidal, je me suis faufilé devant tous les gens qui me précédaient et j'ai eu droit à une troisième messe de Pâques bien spéciale, quoique d'un genre que je connaissais bien depuis mon enfance. C'était exactement comme toutes ces messes *basses* que je venais de vivre en France dans ces petites églises de village. La liturgie intimiste de cette petite messe célébrée calmement et avec ferveur avec cet ami bénédictin, dans cette immense basilique Saint-Pierre*, me toucha profondément. Nous étions seuls. C'était près du tombeau d'un pape, dans une chapelle latérale. Nous célébrions presque silencieusement, songeant que, dans quelques heures nous assisterions dans cette même basilique à la plus somptueuse messe que l'on puisse imaginer. Quel incroyable contraste. Pourtant, c'est toujours la même eucharistie catholique, les mêmes prières. C'est toujours une réponse à l'invitation de Jésus, la veille de sa Passion: «Faites ceci en mémoire de moi». Or ce Moi, Alex, tu le sais maintenant, est vraiment la Voie, la Vérité et la Vie. Ce Moi est notre Joie pour l'éternité. J'ai réalisé encore davanrage durant cette messe que croire, c'est communier au Christ et vivre de Lui.

Dom Vidal m'a ensuite conduit au centre de la première rangée du transept gauche et il me conseilla de demeurer là sans broncher, ajoutant en me quittant que j'occupais la meilleure place. J'ai compris par la suite. Seul et un peu inquiet d'enfreindre un quelconque règlement, je me sentais tout petit en contemplant l'intérieur de l'immense coupole de la plus grande église du monde. Une heure plus tard, sont venus là où j'étais près de deux cents bénédictins de divers pays en études à Rome. Ils portaient une tunique noire et un grand scapulaire orné d'un capuchon, mais chaque congrégation nationale avait sa particularité. Ils avaient de plus la tête presque rasée de près et marquée par des tonsures *nationales* souvent très originales, une ou deux ou trois raies blanches, ou une couronne de cheveux large ou étroite, etc. Curieuses façon de se distinguer! Le chant grégorien leur était confié pendant la messe, m'avait dit Dom Vidal. Je pourrais donc m'y unir. Quelle joie! Mon voisin immédiat, à ma gauche, était un savant moine du Luxembourg, un liturgiste qui allait m'expliquer durant la célébrations tous les secrets en détails, y compris des choses surprenantes. La messe papale maintenait alors des rituels étranges venus du haut Moyen Âge, au temps où les papes, même durant ces messes, devaient prendre garde d'être empoisonnés! Par exemple, deux cardinaux présenteront au pape trois hosties. Il en choisira une, les deux autres devant être consommées immédiatement par les deux cardinaux qui auront donc dû voir à ce que ces trois hosties soient pures. Au moment de la communion au précieux Sang, il y avait aussi un rituel qui obligeait un cardinal à communier en premier au calice du pape au moyen d'un chalumeau d'or, le pape observant de près le manège. Il pouvait donc se rendre compte que l'on n'avait pas mêlé du poison au contenu du calice. Je suis demeuré interloqué. Mais rien de tout cela ne m'a dérangé. J'y ai vu des traditions profondément enracinées et qui témoignaient de l'ancienneté de l'Église fondée par le Christ. Intacte est donc demeurée la joie que j'éprouvais à célébrer Pâques au cœur de l'Église universelle.

Revenons à huit heures, quand on a ouvert les portes. Je fus étonné de voir les gens courir partout pour se trouver une place qui leur plaise. Cela s'est déroulé rapidement. En peu de temps,

toutes les places furent occupées à l'intérieur de délimitations bien strictes. Ces milliers de personnes observèrent un silence convenable. Beaucoup priaient. Les femmes portaient des mantilles de dentelle noire. Nous avons attendu ainsi près de deux heures. Puis tout à coup sont entrés au pas militaire la garde palatine qui paradait. Ces gardes se sont répandus un peu partout. D'autres encore. Mais quand les gardes suisses sont arrivés, ce fut un véritable spectacle. Leur merveilleux costume fut créé en 1573. Ils étaient précédés par un *géant* et marchaient fermement pour se rendre chacun à sa place, désigné par les marbres du sol et ils y plantèrent leurs longues hallebardes. Pas un seul ne se permit de bouger durant deux longues heures. Puis commença le cortège des clercs portant chacun deux surplis en dentelles plissées, des évêques en vêtements pourpres et collerettes d'hermine, avec des traînes que retenaient leurs secrétaires en soutanes noires.. Nous étions en pleine Renaissance. L'un des sommets fut l'arrivée un à un des trente-deux cardinaux dont les traînes de plus de trente pieds étaient portées par de jeunes prêtres en manteaux romains noirs. Spectacle magnifique, mais pénible à voir chez des chefs de l'Église fondée par Jésus-Christ. J'admirais, et j'étais à la fois un peu désolé.

Au son des trompettes (la *Marche* de Gounod) arrivèrent enfin une trentaine de membres de la cour pontificale en costume noir comme ceux que l'on peut contempler dans des tableaux du XVIIe siècle, avec au cou ces immenses fraises blanches. Plusieurs de ces hommes plutôt âgés, prétendument importants, saluaient avec élégance et à qui mieux mieux des gens derrière les barrières de bois qui retenaient la foule. C'était à la fois superbe et déplacé. Il y eut aussi la garde noble; vestes rouge écarlate, casques ornés d'une longue queue de cheval. Arrivèrent enfin des pages au vêtement de velours et à l'air princier portant sur de superbes coussins deux tiaras d'une richesse inouïe, sans doute des cadeaux offerts autrefois à des papes par des chefs d'état manipulateurs. La troisième tiare, très grande, sertie de nombreuses pierres précieuses était portée par ce pauvre pape Pie XII. Il était en effet coiffé d'une triple couronne représentant, disait-on, l'Église souffrante, l'Église militante et l'Église triomphante (purgatoire, terre et ciel). Il me faisait penser à un agneau que l'on mène à l'abattoir. De ces trois tiaras, la plus somptueuse est sans doute celle qui fut créée pour le pape Pie IX au XIXe siècle. Elle est incrustée de très nombreux diamants, d'émeraudes, etc, offerts par des fidèles.

Perché en effet sur la *sedia gestatoria* pour que les fidèles souvent venus de très loin puissent l'apercevoir, il était porté par plusieurs hommes de la noblesse en costume de velour pourpre. Le pape bénissait la foule qui criait «Viva il Papa!». Pie XII faisait de grands signes de croix à droite et à gauche, un léger sourire gêné aux lèvres. Il était revêtu d'une chape somptueuse et portait des mules non moins remarquables et des gants et aussi un anneau serti de nombreux diamants, anneau qu'il offra bientôt à Monseigneur Paul-Émile Léger*, nommé archevêque de Montréal quelques semaines plus tôt. Je me suis senti mal à l'aise pour notre saint pape, car je l'admirais beaucoup tant pour son immense culture que pour son immense bonté. On disait, dans les journaux que cinq ans plus tôt les juifs les plus éminents lui avaient rendu hommage, car seul il avait aidé à sauver au moins 800,000 juifs des camps nazis durant la guerre, alors que, selon Einstein, les autres immenses organismes comme la Croix-Rouge ou les pays dits libres n'avaient pour ainsi dire rien fait. Souvenons-nous d'ailleurs que le rabbin de Rome, Israël Zolli*, a même demandé au pape le baptême, ce qui étonna des millions de gens.

Je me consolais en me disant que ce devait être la dernière occasion de contempler et même d'admirer ce cortège pontifical digne de la grande époque de la Renaissance. Je

presentais que bientôt, nous n'aurions plus à endurer ce passé pénible, figé. Le grand courant de réforme qui habite toujours l'Église catholique l'emportera en effet sur cette sclérose. Admirateur de la beauté, je ne pouvais que trouver tout cela d'une splendeur gandiose. Pourtant, jeune catholique de 23 ans, admirateur des prêtres ouvriers et du Père Lebreton*, lecteur de Maurice Zundel*, de l'abbé Godin et de Mounier, je fréquentais plusieurs auteurs spirituels réformateurs publiés aux Éditions Ouvrières. J'aimais aussi ceux des siècles passés, y compris le passionné Père de l'Église d'Orient Jean Chrysostome* qui disait vers l'an 400 aux gens puissants et riches: «Libérez le Christ de la faim, de la nécessité, des prisons, de la nudité!». Je me disais qu'il fallait bien être conséquent avec tous les catholiques qui pratiquent toujours la pauvreté pour servir les pauvres. Il fallait bien un jour en arriver à réduire et même à supprimer le plus tôt possible les traînes des cardinaux, et que l'on cache enfin les tiaras dans une salle obscure du Musée du Vatican et que l'on supprime enfin la cour pontificale et la garde noble au costume flamboyant. Aujourd'hui, c'est bien au Musée que sont réunies les tiaras, reliquats d'une époque enfin révolue. Mais je me disais aussi qu'il fallait que l'on conserve tout de même un peu de splendeur, sans doute la garde suisse avec son admirable costume dessiné par Michel-Ange, tout en cessant de craindre la simplicité au nom de cette fausse tradition qui recherche la puissance et sans doute aussi la vanité. Ce fut fait, et j'en suis très heureux. Notre Église est constamment en train de se réformer. Elle s'est réformée et se réforme toujours. *Semper reformata*, comme on dit en latin depuis des siècles. C'est là l'une des grandes qualités de l'Église. Mais au temps de la Réforme protestante, vers 1520, l'Église manquait de vrais réformateurs. C'est pourquoi certains calvinistes de Genève se plaignaient que s'il y avait eu plus de catholiques comme l'évêque de Genève, saint François de Sales, lequel ne pouvait occuper son siège, que s'il y avait plus de catholiques donc comme ce saint, il n'y aurait pas eu de schisme protestant.

Il y a en effet tant de mouvements réformateurs importants dans l'Église depuis deux mille ans, sauf durant de brèves périodes, comme au milieu du XIe siècle et au début du XVIe siècle. Lorsqu'on contemple la brève histoire de l'Église de Georges Suffertt parue il y a quelques années, on voit partout surgir à travers les siècles la vraie pratique intense des valeurs évangéliques. Je ne doute pas un instant que l'Église appartient au Christ de l'évangile. Des millions de convertis se tournent encore aujourd'hui vers Lui, même des reines du porno comme Claudia Kroll, grande vedette démoniaque italienne. Car sans lui, il n'y a que barbarie et exploitation. À nous de voir à supprimer ce qui traîne comme *ces costumes des cardinaux* aperçus lors de cette messe mémorable.

Ce spectacle fut l'un des plus grands moments de ma vie quand tout à commencé à 10 heures. C'était si grandiose que je ne puis croire que j'ai eu le privilège de vivre ces deux heures et demie de bonheur, oserais-je dire de bonheur inquiet? Tout était d'une qualité parfaite, même les chants, la mise en scène, et je dirait la sincérité profonde de celui qui était au centre de ces cérémonies, Pie XII, homme de prière et de grande foi.

Sorti sur la Place Saint-Pierre, je me suis mêlé à la foule de près d'un million de fidèles qui s'étendait jusqu'au Tibre par la nouvelle Via della Conciliazione que tu connais bien, cher Alex. La foule, venant de tous les pays du monde, a chanté à l'unisson le Credo en latin, avec force et enthousiasme, d'un seul cœur. J'avoue en avoir pleuré de joie, la poitrine gonflée d'une grande exaltation. Il me semblait vivre, en chantant le chant sacré du Concile de Nicée, l'unité de

l'Église dont la mission est de libérer l'humanité de l'égoïsme, des divisions et du non-sens. Jamais je n'ai revécu deux jours aussi fantastiques.

Comment peut-on ne pas se rendre compte combien cette Église est vraiment l'Église de Dieu ? Notre Église est à la source de ce qui est le plus précieux dans notre civilisation exténuée par l'athéisme, le matérialisme, le vide de l'in-signifiante. J'ai vécu ce jour-là la Résurrection. Et j'ai compris que «la mission principale de l'Église, c'est le salut de l'humanité», comme le disait Marshall McLuhan, car «la vérité vous rendra libres».